CONDITION ANIMALE

Plus jeunes, plus réalistes et toujours plus passionnés : les nouveaux étudiants vétérinaires

Les écoles vétérinaires publiques ont mis en place un recrutement postbac pour la première fois à l'occasion de cette rentrée. L'enjeu : diversifier les profils, limiter les reconversions et raccourcir la durée du cursus.

Par Jessica Gourdon (envoyée spéciale à Limoges)

Publié aujourd'hui à 04h30 · Lecture 7 min.





ANNA WANDA GOGUSEY

L'étable, le foin, l'odeur des animaux, les bottes qui s'enfoncent dans la boue : voilà un univers dans lequel Ilyès Neffati se sent bien. « Mon truc, c'est vraiment l'élevage », commente ce garçon costaud de 17 ans, tâtant au passage un museau qui pointe entre les grilles. Ce matin, son groupe d'étudiants vétérinaires visite la rutilante exploitation de Jean-Charles Caillaud, à Lauzelle (Haute-Vienne), aux portes du parc régional de Millevaches : 90 bovins « certifiés herd-book » – l'aristocratie de la vache limousine. Ilyès Neffati vient d'intégrer l'école vétérinaire de Lyon, juste après son bac, bénéficiant de cette toute nouvelle voie d'accès aux quatre écoles de France (Lyon, Maisons-Alfort, Nantes et Toulouse).

Pour les écoles vétérinaires, ce mode de recrutement inédit est loin d'être cosmétique. Les artisans de la réforme lui confèrent même un enjeu capital pour faire évoluer le profil des futurs vétérinaires. C'est-à-dire recruter des jeunes dont les aspirations sont davantage en adéquation avec les besoins de la profession – qui accepteront, par exemple, de travailler dans les zones rurales. Il s'agit aussi de remédier à un phénomène en hausse ces dernières années : les abandons en début de carrière. « Aujourd'hui, un tiers des vétérinaires arrêtent la pratique avant 40 ans », s'inquiète Jacques Guérin, le

1 sur 5 21/09/2021 à 09:44

président de l'ordre. Un vrai problème, alors qu'il existe en France un manque structurel de vétérinaires, à la campagne mais aussi en ville, pour accompagner la forte croissance du marché des animaux de compagnie.

Lire aussi Les écoles vétérinaires ouvrent une nouvelle voie d'accès post-bac

La réforme revêt également un enjeu financier. Avec cette nouvelle voie, l'objectif est de réduire la durée et donc le coût des études, pour les familles comme pour le contribuable ; et d'aligner la France sur les pratiques européennes. D'autant plus que, désormais, plus de la moitié des nouveaux inscrits à l'ordre des vétérinaires ont été formés à l'étranger.

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

Il faut dire que ces écoles coûtent cher : si l'on intègre les activités de recherche des enseignants, la formation d'un élève coûte 40 000 euros par an, soit plus de deux fois le coût d'un futur ingénieur... Une facture essentiellement payée par l'Etat (les frais de scolarité annuels s'élèvent à 2 500 euros). « Ceux que nous recrutons en postbac feront six ans d'études supérieures au total, au lieu de sept ou huit. Cela nous semble suffisant », commente Marc Gogny, ancien directeur de l'école d'Alfort, missionné par le ministère de l'agriculture pour piloter la réforme.

Davantage de jeunes de petites villes

Comme ses 160 camarades de 17 ou 18 ans, réunis pour une semaine dans le Limousin, Ilyès a la vocation chevillée au corps. Adolescent, à Pontcharra (Isère), 7 000 habitants sur les flancs du massif de la Chartreuse, ce fils d'un surveillant pénitentiaire et d'une employée en ressources humaines a acheté un poulailler avec son argent de poche. « Entre les poules et la PlayStation, j'ai préféré les poules ! » Il vendait les œufs, s'occupait de la reproduction des volatiles... Au lycée, il a consacré un bon nombre de semaines de vacances à faire des stages dans des cabinets ou en clinique – quatre au total, à la campagne et en ville.

Sa vocation n'a pas été ternie par le contact avec la réalité du métier, au contraire. D'ailleurs, Ilyès veut faire carrière « dans la rurale », comme on dit dans le jargon vétérinaire. Il sait qu'on y manque de bras, que les semaines de soixante-dix ou quatre-vingts heures sont courantes, « surtout en période de vêlage, avec des réveils à 4 heures du matin pour des césariennes ». Il sait aussi qu'il verra des situations difficiles – « en stage, j'ai vu des endroits où les vaches étaient maltraitées... Pas comme ce qu'on nous montre ce matin », dit-il.

Ce qui lui plaît, c'est le rapport avec l'éleveur. Il le dit comme ça : « Etre à la fois le soigneur, le conseiller, l'ami qui s'installe à la table de la cuisine pour le café. » S'assurer du bien-être des animaux et celui de leur propriétaire. « Il faut être super à l'écoute, y aller doucement. A la fin, on est garant de la manière dont on va se nourrir demain. »

Lire aussi L'université de Liège, destination prisée des aspirants vétérinaires

Pour recruter ces lycéens réalistes et passionnés, les quatre écoles ont mis en place un système calqué sur des pratiques anglo-saxonnes. D'abord sur dossier avec Parcoursup (700 admissibles parmi les 5 700 candidats, avec des moyennes au lycée oscillant entre 16/20 et 20/20). Ensuite, les compteurs sont mis à zéro et d'autres qualités sont évaluées, au travers de la méthode des « mini-entretiens multiples » (MEM). Quatre oraux individuels de sept à dix minutes chacun, thématiques et scénarisés, permettent au jeune de discuter de situations, à partir de photos, de petits textes. L'enjeu : mesurer certaines compétences de savoir-être (assertivité, communication, empathie, raisonnement,

écoute...), mais aussi les connaissances des réalités du métier, la motivation...

« Des études montrent que les compétences mesurées dans les MEM sont très corrélées aux compétences attendues dans les professions médicales. Ce qui n'est pas le cas pour les compétences académiques classiques », expose Marc Gogny, ravi de cette première promo de nouveaux vétérinaires. « Par rapport au concours prépa, on a toujours autant de filles – c'est-à-dire 80 % – mais beaucoup plus de jeunes ayant grandi dans des petites villes. Et davantage de boursiers et d'élèves passés par les lycées agricoles. »

Lire aussi | Bien-être animal : « La survie de l'élevage est en jeu »

En parallèle de cette nouvelle voie, le concours d'entrée à l'issue des classes préparatoires va perdurer, mais le nombre de places va diminuer – ces élèves ne représenteront plus que la moitié des diplômés. « Le système prépa ne joue plus son rôle d'ascension sociale ou de sélection des bons profils », tacle le président de l'ordre.

« Le problème des prépas, c'est qu'on recrute des gens très forts en maths, en bio et en physique, mais qui ont très souvent une représentation fantasmée du métier », observe Marc Gogny. « Souvent, ils entrent en école vétérinaire car ils veulent soigner des chevaux ou travailler dans des parcs animaliers. Mais il y a très peu de postes dans ces domaines », abonde Christophe Degueurce, le directeur de l'école d'Alfort.

Soulagés d'éviter la prépa

Si les étudiants de prépa ne se posent pas la question des réalités du métier, c'est « parce qu'ils n'ont pas le temps, et qu'ils préparent aussi les concours des écoles d'agro », confirme Cécile Mallet, enseignante à Toulouse. Diplômée d'Alfort en 2012, elle voit autour d'elle nombre de ses camarades de promotion abandonner la pratique – épuisés, notamment, par les conséquences du manque de vétérinaires, ou ne souhaitant pas, comme leurs aînés, sacrifier la majeure partie de leur vie privée à leur métier.

Lire aussi « Le système des classes prépa ne garantit plus la diversité des profils des futurs vétérinaires ruraux »

Cette nouvelle génération de vétérinaires fera-t-elle face aux mêmes difficultés ? Malgré l'arrivée de flux croissants de diplômés issus de l'étranger (souvent des Français partis se former en Belgique, en Espagne, en Roumanie...), le marché reste très tendu. Les étudiants le savent et mettent en avant leur vocation pour cette profession.

Les huit enseignants qui ont passé une semaine d'intégration en compagnie de cette nouvelle promo soulignent surtout leur « *maturité* » et leurs connaissances des réalités du métier. Certains font des stages depuis qu'ils ont 10 ans. Leurs projets sont souvent précis :

Léna Perrier, en première année à Maisons-Alfort (Val-de-Marne), fille d'un couple de médecins d'Aurillac, veut travailler dans la « rurale ». Justine Barbé, dans la même école, souhaite faire de la recherche sur la génétique des animaux. Jules Maes, cavalier confirmé de Font-Romeu (Pyrénées-Orientales), inscrit à Toulouse, annonce vouloir devenir « chirurgien équin, spécialisé dans la locomotion et l'orthopédie du cheval ».

Tous, en tout cas, ont le même mot à la bouche : le bien-être animal – une préoccupation très générationnelle. Parmi cette promo Parcoursup, certains – environ 10 % – ont renoncé à la viande ou en consomment très peu, comme Rémi Monnard, qui a grandi avec les vidéos tournées dans les abattoirs par l'association L214, et s'indigne « des abus de pouvoirs des hommes sur les animaux ». La visite dans un élevage d'animaux amenés à devenir des steaks Label rouge le laisse sceptique. « Ça me fait mal au cœur », soupire, à ses côtés, Tess Amerigo, végétalienne, « dépitée » par l'exposé sur la sélection génétique des bovins auquel elle vient d'assister. S'il n'est pas végétarien, Matthias Vernott, qui avait été aussi admis à Sciences Po, voudrait devenir inspecteur de santé vétérinaire, pour veiller à

2 sur 5 21/09/2021 à 09:443 sur 5 21/09/2021 à 09:44

ce que les animaux soient « *abattus le mieux possible* ». Le jeune homme de 18 ans, inscrit à l'école de Lyon, veut devenir vétérinaire « *depuis le CP* ». Il aimerait porter plus tard la question du bien-être animal sur le terrain politique et, pourquoi pas, se présenter à des élections.

Si leurs projets divergents, tous, en tout cas, sont soulagés de ne pas avoir à passer par la prépa, son lot de stress, de concurrence... Et, in fine, une issue incertaine au bout de deux ou trois ans de bachotage. La prépa, pour Ilyès Neffati, n'était d'ailleurs pas une option. S'il n'avait pas été pris en école vétérinaire, le jeune Isérois aurait fait « fac de bio ». Il est aujourd'hui heureux comme un pape. Son seul regret cette année : ne pas avoir d'animal de compagnie dans sa résidence universitaire de Marcy-l'Etoile, en périphérie de Lyon. « Si je pouvais, je prendrais une vache, j'aimerais trop! »

Jessica Gourdon (envoyée spéciale à Limoges)